

Discours de M. le ministre de la Culture Ghassan Salamé
à l'occasion du colloque
« Aux frontières des deux genres »
10-12 mai 2002

C'est à l'hiver 1973-74 qu'à l'Ecole pratique où il officiait au pigeonnier du 10, rue de Tournon et où je suivais son séminaire, que Roland Barthes m'a transmis l'intérêt pour Michelet. Il écrivait alors *Roland Barthes par R. B.*, un livre que vous avez tous sans doute lu et dont il nous confiait graduellement des bribes. Il me lança ainsi sur la lecture de *La Sorcière*, livre qui avait déjà bénéficié de son attention dans l'un de ses *Essais critiques* et dont je voudrais ce matin relire avec vous un passage :

« Michelet prend notre histoire à l'institution du servage : c'est ici que se forme l'idée de la Sorcière ; isolée dans sa mesure, la jeune femme du serf prête l'oreille à ces légers démons du foyer, restes des anciens dieux païens que l'église a chassés : elle en fait ses confidents, pendant que le mari travaille au-dehors. Dans l'épouse du serf, la Sorcière n'est encore que virtuelle, il ne s'agit que d'une communication rêvée entre la Femme et la Surnature : Satan n'est pas encore conçu. Puis les temps se durcissent, la misère, l'humiliation s'accroissent ; quelque chose apparaît dans l'Histoire, qui change les rapports des hommes, transforme la propriété en exploitation, vide de toute humanité le lien du serf et du seigneur : c'est l'Or. Lui-même abstraction des biens matériels, l'Or abstrait le rapport humain ; le seigneur ne connaît plus ses paysans, mais seulement l'or impersonnel dont ils doivent lui faire tribut. C'est ici que très justement, par une sorte de prescience de tout ce qu'on a pu dire plus tard de l'aliénation, Michelet place la naissance de la Sorcière : c'est au moment où le rapport humain fondamental est détruit, que la femme du serf s'exclut du foyer, gagne la lande, fait pacte avec Satan, et recueille dans son désert, comme un dépôt précieux, la nature chassée du monde ; l'Eglise défaillante, aliénée aux grands, coupée du peuple, c'est la Sorcière qui exerce alors les magistratures de consolation, la communication avec les morts, la fraternité des grands sabbats collectifs, la guérison des maux physiques au long des trois siècles où elle triomphe : le siècle lépreux (XIV^e), le siècle épileptique (XV^e), le siècle syphilitique (XVI^e). Autrement dit, le monde étant voué à l'inhumanité par la collusion terrible de l'or et du servage, c'est la Sorcière qui, en se retirant du monde, en devenant l'Exclue, recueille et préserve l'humanité. Ainsi, tout au long du Moyen-Âge finissant, la Sorcière est une fonction : à peu près inutile lorsque les rapports sociaux comportent d'eux-

mêmes une certaine solidarité, elle se développe dans la proportion où ces rapports s'appauvrissent : ces rapports nuls, la Sorcière triomphe. »

Aliénation, sorcellerie, humanisation de temps également déshumanisés par le pouvoir social et la pesanteur de la richesse : nous voilà face à une image de la femme active, influente, compensatrice, porteuse non de l'irréel, mais d'une autre face du réel. Elle est certes gardienne de la mémoire comme vous le rappelez dans vos travaux, mais ce n'est pas une gardienne innocente, c'est une gardienne qui, à la fois, préserve le souvenir et le pervertit en ramenant l'humain dans l'inhumanité des conflits et des ambitions. Ce serait sans doute mal comprendre notre histoire que de réduire la femme au rôle de gardienne de la mémoire des autres, des hommes. Elle est plus subtile et plus ambitieuse et ne saurait se contenter de la fonction de réceptacle passif. Dans le rappel de l'histoire, la femme, tout comme l'homme, est sélective : elle en garde ce qui la garde. Et dans ce rappel, elle préserve aussi intact que possible son droit à l'interprétation. Or un des ingrédients les plus constants du pouvoir c'est le droit à l'interprétation du passé. En regardant le passé, la femme y trouve ce que les hommes ont tendance -et sans doute intérêt- à ignorer. Gardienne de la mémoire, oui, mais, pour le plus grand bien de l'humanité, une gardienne ô combien infidèle.

Mais la femme a d'abord un rapport au présent, dans son écriture et dans l'écriture que lui consacre l'homme. On pourrait même dire qu'elle est plus liée au présent que les hommes, qui sont plus souvent tirés par l'idée du progrès et par l'ambition toujours inassouvie, et le plus souvent illusoire, de contribuer au façonnement de l'avenir au profit duquel ils n'hésiteraient pas à sacrifier l'actuel, l'acquis, ou même l'imminent.

Au présent, la femme est aussi, et depuis la nuit des temps et pour longtemps encore, je l'espère pour elle et également pour l'homme, un objet de son désir. Comme objet de désir, elle risque d'être chosifiée, c'est-à-dire déshumanisée par un excès de fixation sur sa féminité. Mais au moment où ce désir s'associe avec une espèce de dévaluation de la femme à un pur objet, la voilà qui, non contente de récrire le passé à sa manière, pervertit également le présent. Elle le pervertit en faisant de ce que l'homme croit être le paroxysme de sa chosification, à savoir sa présumée sottise, un signe fondamental d'intelligence. Ce n'est plus une autre face du réel qu'elle découvre ainsi mais un autre usage qu'elle lui applique. Et pour mieux m'expliquer, c'est dans Baudelaire que je trouve une illustration frappante, et inévitablement crue, de ce malentendu exquis sur le sens de la frontière qui sépare les deux genres :

« Il y a des gens qui rougissent d'avoir aimé une femme, le jour qu'ils s'aperçoivent qu'elle est bête. Ceux-là sont des aliborons vaniteux, faits pour

brouter les chardons les plus impurs de la création, ou les faveurs d'un bas-bleu. La bêtise est souvent l'ornement de la beauté ; c'est elle qui donne aux yeux cette limpidité morne des étangs noirâtres et ce calme huileux des mers tropicales. La bêtise est toujours la conservation de la beauté ; elle éloigne les rides ; c'est un cosmétique divin qui préserve nos idoles des morsures que la pensée garde pour nous, vilains savants que nous sommes. »

Et puis il y a l'écriture de la femme sur l'avenir et l'écriture de l'homme sur l'avenir de la femme. J'ai cité deux hommes, Roland Barthes et Charles Baudelaire, je ne peux dans ce cas-là que revenir à cette femme immense que vous avez décidé d'honorer dans votre colloque, Andrée Chédid elle-même.

Dans un passage violent du *Survivant*, Chédid parle de l'avenir de l'homme et de celui de la femme et, surtout, du conflit qui les oppose sur la vision présente et concurrente de l'avenir, sur qui paraît aujourd'hui comme le maître de demain. Car il est toujours facile, et parfois consolant, de penser que si le présent ne vous appartient pas, tel ne sera plus le cas dans un lendemain proche ou éloigné.

« Les yeux fermés, la femme semblait se débattre contre des hallucinations. Exaspéré par cette lutte, l'homme lui maintint la tête, cherchant ses lèvres. Il était le plus fort, il finirait par avoir le dessus. Un jour plus tard, lui et les siens finiraient aussi par vaincre. Lorsque toutes ces nouvelles idées seront balayées – car elles le seraient, elles le seraient sûrement – lui et ceux qui pensaient comme lui domineraient le monde. Lui et les siens reprendront leur véritable place, seront les maîtres, une fois encore.

Plaquée contre le mur, la femme transpirait à grosses gouttes, se raidissait, le repoussait. Il éclata de rire à la vue de cette révolte dérisoire ».

A qui appartient l'avenir ? Tel est aussi l'objet de la discussion, que vous allez engager aujourd'hui sur la frontière des deux genres. Bien entendu, la conscience que ce violeur a de l'avenir, n'est pas la bonne, ne devrait pas l'être, ce qui indique le chemin qui reste à parcourir avant que la frontière, loin d'être effacée (c'est un leurre aussi courant que peu convaincant), devienne moins belligène. Ce siècle s'ouvre, à mes yeux, sur la vulnérabilité des hommes, sur leur incertitude, sinon leur désarroi. De cette apesanteur existentielle, de cette identité brouillée, ils peuvent tirer de nouvelles sources d'agressivité, de nouvelles velléités de domination, mais ils trahissent leur propre fragilité en scrutant celle de la femme.

C'est pourquoi le colloque que vous avez voulu organiser vient à point nommé pour introduire une réflexion qui nous manque dans ce pays. Carmen Boustany,

que je ne saurais comment remercier pour avoir pris cette initiative, a su réunir par son insistance, sa gentillesse et son sérieux, des références sur l'écriture féminine ainsi que sur l'écriture masculine sur les femmes. Elle a su dessiner avec vous, en pointillé pour le moment, en continu à la fin de ce colloque, cette frontière à la fois réelle et imaginaire, constante et changeante, délicieuse et douloureuse, qui sépare les genres.

C'est un colloque, Mesdames et Messieurs, qui s'inscrit pleinement dans la thématique choisie pour les activités culturelles qui accompagnent la tenue du IXe Sommet de la Francophonie dans notre pays à l'automne prochain. C'est le tout premier colloque organisé au Liban, me semble-t-il, qui se penche sur l'écriture féminine francophone en mettant en relation des écrivains et des écrivaines d'Europe, d'Amérique d'Afrique et de notre région du monde. Il étudie la place et le rôle des femmes dans l'écriture, les représentations qu'on en fait, et qu'elles se font d'elles-mêmes ainsi que la place des femmes dans les sociétés arabo-musulmanes face à une libéralisation entreprise il y a quelques décennies, et où l'entrée de la modernité dans ces sociétés ne s'est pas faite sans mal, ni sans dégâts, ni surtout, et c'est là où peut-être la douleur est la plus forte, sans régressions : régression qui est quelquefois programmée par les hommes et leurs complices féminines et parfois soudaine, brutale, quasi incompréhensible.

Au-delà de cette région, ce colloque étudie le rapport féminin/masculin dans la violence, comme celle à laquelle Andrée Chedid a consacré le passage que je vous ai lu, mais aussi dans la préservation de l'identité, dans la place du soi dans des sociétés encore dominées par des concepts patriarcaux.

Dans le pays où vous êtes, Mesdames et Messieurs, la femme a acquis une place réelle dans la société. Elle n'est pas partie de zéro, les traditions lui assurant une place de choix dans le domaine du pouvoir ménager. Les femmes n'ont pas été, depuis, des acteurs passifs. Elles ont été au centre, à la fois des déchirements identitaires qu'a connu ce pays, mais également des tentatives de réconciliation quand elles ont cherché à suturer ses blessures. Leur contribution a été essentielle dans la préservation de l'identité et des liens sociaux. Mais les hommes ont réussi jusqu'ici, dans une grande mesure, et peut-être par manque d'ambition des femmes aussi, à les garder sur le seuil des pouvoirs publics. Je ne peux que souhaiter qu'elles le franchissent en masse et au plus tôt. Je sais depuis que j'y ai accédé et que j'y exerce des fonctions, de quoi est fait ce domaine public, je sais surtout à quel point il a besoin d'elles.

Je remercie donc Carmen Boustany pour sa fructueuse détermination, je remercie également l'Université Libanaise qui a permis l'organisation de ce colloque, l'Agence Universitaire de la Francophonie et l'Ambassade de France au Liban qui l'ont soutenu.

Je voudrai terminer en disant que le propre de l'écriture c'est d'être sélectif. En tant qu'écrivains et écrivaines, j'espère que vous ne lisez pas les journaux, et si vous les lisez, j'admire d'autant mieux votre détermination à venir dans notre pays, alors que des politiques, des médiatiques et autres -tiques, hésitent à venir nous voir. Comme vous le voyez, nous ne sommes pas dans un état d'insécurité totale et j'ose même dire que nous vivons dans un pays plus sûr que ceux qui nous donnent quotidiennement des leçons. Je vous remercie beaucoup d'être aujourd'hui avec nous.

Je voudrais enfin vous remercier pour quelque chose qui risque de vous surprendre : le choix, par inadvertance, par chance ou par conscience, d'une orchestration stylisée, civile et quelque peu féminine, de notre hymne national.